

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63653

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

die theologische Abgrenzung von einer noch vorherrschenden strengen Auslegung der Lehren Zwinglis in Zürich, das Streben nach einem Bildungswesen, in welchem die naturwissenschaftliche und philologische Ausbildung größeren Raum gewinnen würde, die Vorläuferfunktion lokaler Bildungseinrichtungen (Bürgerbibliothek) oder schließlich die Orientierung an den Formen institutionalisierter Gelehrsamkeit im Ausland – derartige Aspekte gehörten zum Umfeld, in welchem die Collegien gegründet wurden und das ihre Tätigkeit fortlaufend prägen sollte.

Die Wirkungsmacht der drei Zürcher Collegien knüpfte sich unmittelbar an die Lebenswege ihrer Mitglieder. Oft stellten deren Familien seit Jahrhunderten den Kern der Zürcher Stadeliten. Collegiat zu sein, war weniger ein ehrenvoller Schritt auf der Karriereleiter als vielmehr eine fast gewohnheitsmäßige Ausbildungsstufe und teils auch »Warteschleife« für den Nachwuchs eines gewissen sozialen Klientels am Übergang ins Berufsleben. Entsprechend unverzichtbar, wenn auch teils in der Namensfülle schwer zu rezipieren, sind Kempes und Maissens Einführungen in diesen familiär eng verwobenen Mikrokosmos (Teil 1.4) sowie die beigefügten Lebensläufe der Collegiaten (Anh. 1). Ihr in der damaligen Aktivität wie auch heutigen Rezeption gewiß prominentestes Mitglied hatten die Collegien im »Wohlgesinnten«, politisch umtriebigen Naturwissenschaftler Johann Jacob Scheuchzer.

Das »Vorgedachte« der Sozietäten fand aufgrund der personalen Konstellationen in der Stadt seinen Weg in den Zürcher Alltag. Die Collegiaten wurden zu Multiplikatoren und trugen als Amt- und Würdenträger ihr erworbenes ursprüngliches »Selbstbildungswissen« fort. Am Beispiel der Zürcher Bürgerbewegung von 1713 zeigen die Autoren anschaulich, wie real die früheren Collegiaten ihre einst eingeübten Denk-, Argumentations- und Verhaltensweisen zur Anwendung brachten. Der Konflikt drehte sich, verkürzt gesagt, um die Frage der Souveränität zwischen den städtischen Räten und der in den Zünften vereinten Bürgerschaft. Auf Zunft- und besonders auf Regierungsseite fanden sich Vertreter der einstigen Sozietäten. Grundhaltungen und Anliegen des Streits wurden auf eine Art historisch und naturrechtlich fundiert, wie es durch die Insulaner, Vertraulichen und Wohlgesinnten einstudiert worden war. Die Rezeption aktueller staatstheoretischer Ansätze von Hobbes, Pufendorf und Grotius bis hin zu Cumberland mit seinem ausgesprochen positiven Menschenbild gab die inhaltliche Vorlage für den Verlauf der Auseinandersetzung; das Kommunikationsmuster der Collegien lieferte die Form. Scheinbar selbstgenügsames Bildungsgut geriet so zum tragfähigen Instrument politischer Praxis, die Collegien wurden in doppelter Hinsicht zum Modell der Konfliktlösung vor Ort. Die Übernahme der collegialen Routine ebnete in Zürich den Weg zu einem modernen, versachlichten Politikverständnis.

Durch die konsequente Parallelbetrachtung der collegialen Muse und der gesellschaftlich städtischen Realität gelingt es Kempe und Maissen im Zürcher Fall, die ansonsten oft schwer faßbare Wirkungsmacht von gelehrten Sozietäten nachzuzeichnen. Ihre Studie zu einem frühen Kapitel der Aufklärungsepoche verdeutlicht eindrucksvoll »die Schwingungen, die bloßes Fragen auslösen kann« (S. 288).

Karl HILDEBRANDT, Potsdam

Michel DELON, Jochen SCHLOBACH (sous la dir. de), *La Recherche dix-huitiémiste. Objets, méthodes et institutions (1945–1995)*. Eighteenth-century research. Objects, methods and institutions (1945–1995), Paris (Honoré Champion) 1999, 231 p. (Études internationales sur le dix-huitième siècle. International Eighteenth-Century Studies, 1).

Cet ouvrage constitue le premier volume d'une nouvelle collection d'études internationales publiée par la Société Internationale d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle (SIÉDS). Son objectif est de »compléter l'éventail des revues spécialisées, éditions universitaires et publications des sociétés nationales en accueillant des études consacrées aux sujets, problèmes et méthodes



qui découlent de l'internationalisation de la recherche». Les contributions ont une double fonction. D'une part, elles veulent mettre l'accent sur «les obstacles [...] qui gênent encore la recherche internationale dans beaucoup de pays». Mais elles entendent aussi contribuer à «repenser les Lumières, l'*Enlightenment* ou l'*Aufklärung*» en mettant à profit les réflexions issues de la constitution de réseaux de communication de plus en plus denses, dépassant ainsi l'«euro-centrisme» traditionnel des études dix-huitiémistes. Les contributions (la plupart présentées au Congrès de Münster en 1995) sont rédigées en français ou en anglais.

Le volume est divisé en quatre sections: Histoire, Tendances actuelles, Perspectives, Rapports. Le fil conducteur est un état des lieux de la recherche dix-huitiémiste internationale et des perspectives à développer. Il s'en dégage un trait commun: la recherche dix-huitiémiste ne peut proposer qu'une vue éclatée, qui restitue la variété des thèmes, des approches et des conclusions. Il ne s'agit pas de fixer une «ligne» de recherche, mais de rendre compte d'une vitalité, donc d'une diversité. L'Introduction (M. DELON et J. SCHLOBACH) insiste sur le lien très fort entre la recherche littéraire et les «grands événements de notre époque»: en ce sens, cette série présente aussi une sorte d'histoire socio-culturelle et idéologique des trente dernières années et met l'accent sur leurs mutations profondes.

La section «Histoire» fait le point des acquis. En France (J. EHRARD), le renouveau des études dix-huitiémistes après la guerre a conduit à une remise en question des concepts d'approche traditionnels (influences, sources, rapports entre Lumières et préromantisme...) et des «visions finalistes» de la littérature et de l'histoire des idées. Marquée par l'École des Annales et la fin du cloisonnement entre les disciplines et entre les courants d'idées, la recherche est devenue, au fil des années soixante, collective, en même temps qu'elle s'efforce de dépasser certaines querelles (le structuralisme, par exemple) et de revenir aux textes, qu'on avait eu quelque peu tendance à oublier. J. SGARD note de son côté que travailler sur le dix-huitième siècle sera toujours l'appel d'un rêve appelé utopie. La tentation de céder à des approches idéologiques n'en sera jamais totalement absente, mais, bien traitée, elle peut être enrichissante (J. PROUST), à condition de rester très vigilante sur les dérives auxquelles elle peut céder.

Les chercheurs italiens (P. ALATRI †) travaillent principalement sur l'absolutisme éclairé, révélateur d'une dialectique qui veut que l'aspiration à la liberté favorise en fait l'absolutisme d'un pouvoir seul capable de secouer des institutions usées (par exemple les États Provinciaux).

La recherche allemande (L. DANNEBERG, M. SCHLOTT et J. SCHÖNERT) semble avoir du mal à abandonner le présupposé socio-historique d'une conception de la littérature comme «système social» qui remplit toute une palette de «fonctions», débouchant sur une anthropologie culturelle impliquant le recours à un grand nombre d'autres disciplines, en même temps qu'une politisation croissante de la discipline. Les auteurs de la contribution consacrent de longues pages (non exemptes d'une certaine sympathie) aux aspects d'une déconstruction continue qui a remis en question les acquis successifs de l'histoire littéraire, mais notent que ni l'histoire fonctionnelle, ni l'analyse des discours, ni la sociologie de la connaissance, ni la psychologie de la littérature n'ont apporté de solution véritablement satisfaisante – un constat d'échec, donc, sans doute trop pessimiste.

La recherche en Grande-Bretagne (H. T. MASON) reste encore largement individuelle et, partant, peu productive comparativement, par exemple, à celle qui se développe depuis une dizaine d'années dans l'espace danubien (malgré le problème de la langue et aussi de graves difficultés économiques) et s'inscrit dans une redécouverte par les historiens du rôle de l'Europe de l'Est et du Centre (I. G. TOTH). La Russie (S. KARP) doit assumer les conséquences liées à la chute du communisme: au marxisme d'avant 1990 a succédé un antimarxisme (souvent soutenu par l'Église orthodoxe) tout aussi problématique quant à l'affirmation d'un pluralisme intellectuel. Un nationalisme nostalgique reste trop souvent le ciment d'une recherche en quête de ses marques. On note cependant une tentative de réinterprétation des Lumières, qui ne sont plus considérées comme le prélude de la Révolution française, mais



comme un phénomène européen, ce qui permet d'aborder le problème des liens culturels, économiques et diplomatiques très forts avec l'Occident. Même Burke est reconnu comme une personnalité de premier plan. La recherche chinoise sur les Lumières (G. XIANG), récente (1980), est le témoignage vivant d'un désenclavement intellectuel de ce pays. Au Japon (H. NAGAKAWA) sont réalisées des traductions de plus en plus nombreuses des grands textes (en particulier Rousseau). Le dernier espace considéré (M.-C. SKUNCKE) est celui des États nordiques (Danemark, Finlande, Islande, Norvège et Suède). Ces pays ont en commun une perception encore trop liée aux histoires nationales (lesquelles sont très différentes). C'est en Suède et en Finlande que les études dix-huitiémistes sont le plus vivantes.

La section »Perspectives«, tout en restant fortement tributaire des recherches nationales, propose des pistes de travail qui impliquent nécessairement un dépassement de ce cloisonnement. M. DELON note l'ouverture intellectuelle, due aux travaux de Bachelard, de Foucault et d'Althusser, sur des objets et des corpus nouveaux, la prise en compte des acquis de l'histoire culturelle, en même temps que le respect de la continuité impliquée par l'exploration du domaine philologique (avec publications de textes, connus et inconnus). Il suggère trois champs d'investigation permettant de transgresser les frontières entre disciplines: étude des lexiques, exploration de l'anthropologie du XVIII<sup>e</sup> siècle, étude des lieux de mémoire.

Centrale est la question du statut et des pouvoirs de la raison dans les Lumières. Les recherches menées dans les nouveaux *Länder* allemands (H. THOMAS) ont conduit à réviser la thèse dominante dans l'ancienne RDA de l'universalité de la raison, tout en montrant que la rationalité qui gouvernait l'ancien système social et politique permet une confrontation fructueuse avec la conception »occidentale« de la logique notamment économique. À Potsdam et à Halle ont été créés deux centres de recherche sur les Lumières, à partir desquels est lancé un débat sur la raison dans l'histoire.

Une question centrale est celle du sens des Lumières, soulevée par R. DARNTON dans sa contribution, intitulée avec humour »George Washington's false teeth: a civic sermon«: après avoir exposé les critiques que la réflexion post-moderne adresse aux Lumières (prétention universaliste, impérialisme culturel comme forme aboutie d'une rationalité exacerbée, danger de la dérive totalitaire, une instrumentalisation de la raison qui a conduit à un désastre écologique), R. D. rappelle (et c'est bien nécessaire!) que les Lumières ont radicalement ébranlé les fondements d'un monde injuste et cruel et implanté dans l'humanité la conviction qu'un monde meilleur est possible.

J. SCHLOBACH conclut cette section par une défense et illustration de la vitalité de la SIEDS, illustrée en particulier par les »Séminaires Est-Ouest« créés quelques semaines avant la chute du Mur de Berlin par R. Darnton. La dernière section reproduit les rapports sur les séminaires tenus de 1989 à 1995. Ils font ressortir tous les aspects impliqués par l'internationalisation de la recherche, qui incluent aussi bien les objets que les méthodes de recherche, mais aussi les conditions matérielles (financement et lieux des rencontres).

Cet ouvrage, d'abord un très bel hommage au travail de la SIEDS, mais aussi des Sociétés nationales, ouvre une collection qui deviendra un instrument de travail indispensable.

Pierre-André BOIS, Reims

David A. BELL, Ludmila PIMENOVA, Stéphane PUJOL (éd.), *La Recherche dix-huitiémiste. Raison universelle et culture nationale au siècle des Lumières. Eighteenth-century research. Universal reason and national culture during the Enlightenment*, Paris (Honoré Champion) 1999, 254 p. (Études internationales sur le dix-huitième siècle. International Eighteenth-Century Studies, 2).

Ce volume fait suite à celui publié par M. Delon et J. Schlobach, consacré aux »Objets, méthodes et institutions (1945–1995)« de la recherche dix-huitiémiste. M. D. et